La Tribune/L'Hebdo, 25 janvier 2017

JEAN-PIERRE PERRIN

PORTRAIT

# Vue d'en haut

Militant reconnu à Orléans dans la défense des quartiers populaires et des sans-papiers, cet ancien prêtre marqué au fer rouge par la guerre d'Algérie aura rompu avec l'Église et l'armée. Mais pas avec l'amour et la solidarité.

BENJAMIN VASSET

*Faut pas me présenter comme un leader, hein… Je suis un bonhomme fatigué qui fait ce qu'il peut.* » Après plus de deux heures de confession, Jean-Pierre Perrin tient une dernière fois à remettre l'église sur la place du village. Certes, au cours de ses quatre-vingt-quatre dernières années, il s'est engagé plus souvent qu'à son tour. Pour les « guartiers », comme il dit, mais aussi pour les sans-papiers, deux combats majeurs dont il tient à faire très précisément le tour, à la manière d'un cours magistral. On l'écoute attentivement, tant les détails pleuvent et tombent sur la table, effeuillant un à un les intentions de sa mémoire. Enfin, son épouse, Marie-Blé, dont il a marié le nom de jeune fille à son propre patronyme, enregistre l'entretien. Pour ne pas en perdre une miette, et éviter, peut-être, les distorsions de l'histoire.

Jean-Pierre Perrin commence d'abord par la fin. Les dernières essais et romans qu'il a écrits, réflexions sur les perspectives politiques actuelles et à venir. Les militants associatifs du coin savent quelle place il a peu dans les quartiers des Blossières, où il habite toujours, au cinquième étage d'un immeuble qui a bien dumal à retenir la chaleur dans ce mois de janvier glacé. L'homme se dit « inquiet » devant les échéances électorales du printemps, craint « *les avancées de type fascisantes* » que reflètent, selon lui, la montée en avant de Marine Le Pen, les coups de menton de Donald Trump et la sortie britannique de l'Union Européenne. « *Faisons front commun* », avance-t-il alors, dans un soutien assumé au chef de file de La France Insoumise. « *Je ne suis pas un Mélenchonide fanatique* », nuance-t-il pourtant, en précisant n'avoir jamais été enrôlé au PC. « *Je parle en mon nom* », appuie-t-il.

La composition, le groupe, Jean-Pierre Perrin en est éloigné par deux fils au moins au cours de son existence. En rompant d'abord avec l'Église à la fin des années 60, alors qu'il avait été ordonné prêtre en 1957 au retour d'opérations en Algérie. La guerre, un épisode charnière dans le cheminement de ce fils de sous-directeur d'une fabrique de couvertures, qui avait connu, jeune garçon, les bombardements allemands et alliés sur Orléans. « *Des souvenirs terribles* », rappelle-t-il. Lui que le bruit des obus et les déchaînements de mitraille ont assez tôt révolté. En Algérie, les coups de sermonce furent trop lourds à supporter. « *Quand je suis revenu en France, je n'ai pas rigolé pendant deux ans*, raconte-t-il. *Je porte ça au fond de moi. Ça n'a fait qu'un grattage dans la tête…* »

## « PAS UNE RÉVOLTE, MAIS DE LA DISTANCE »

**CV**

**06/08/1932**
naissance à l'Hélème

**1957**
ordonné prêtre

**1960**
condamné pour avoir renvoyé aux papiers militaires

Revenu en permission en France, il refusa de retourner sur le « théâtre des opérations », expression pompeuse qui rie tout de la cruauté bien réelle du carnage. « *Quand je suis revenu, c'était fini, je ne voulais plus être complice de ça* », explique-t-il aujourd'hui. Dans le Loiret, il commença alors à enseigner : français, latin et grec, à Sainte-Croix puis à Montargis. Mais les choses bougaient en lui. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Jean-Marie Muller – un Orléanais qui théorisera plus tard la non-violence en politique – et de Jean Deslois. Encore mobilisables, tous trois avaient déjà, en 1964, demandé l'objection de conscience. « *Mais il aurait fallu le faire avant le début du service militaire, après ce n'était plus possible* », Qu'à cela ne tienne : le trio renvoya comme un seul homme ses papiers militaires, ce qui valut à chacun un procès et une condamnation à trois mois de prison avec sursis, une amende de 1 500 francs et cinq ans de privation de droit civique. Ils furent alors soutenus par un certain Guy-Marie Riobé, évêque d'Orléans, qui épousées ensuite Jean-Pierre Perrin dans la « *prise de distance* » qui suivra.

### « J'Y PEUX RIEN, ÇA ME REMPLIT LA TÊTE »

Celle-ci intervint au milieu des années 60, alors que l'Église catholique commençait sa mue sous la houlette de Jean XXIII. C'était l'époque du concile Vatican II (1962-1965), qui rénovait les rites liturgiques et actait, notamment, la disparition du latin lors de la célébration des messes. Bref, un courant d'air frais et, de modernité soufflait sur l'Église, et dans le même temps, en France, un mouvement socialiste, baptisé « *Échanges et Dialogues* ». « *Son thème central était la décléricalisation* », précise aujourd'hui Jean-Pierre Perrin, qui le rejoignit en compagnie de dix-sept autres prêtres du Loiret. « *On ne voulait plus être à l'écart du monde, du travail et de la vie politique.* » Des revendications encore trop progressistes pour l'époque, malgré les avancées significatives dans ce domaine et mai 68 qui arrivait au galop. Son éloignement de l'Église était proche, mais fut tout à fait consommé lorsque Jean-Pierre Perrin tomba amoureux de sa future femme, Marie-Blé. La pilule aut du mal à passer dans la bonne société orléanaise de l'époque qui écoutait le sermon tout les dimanches. « *On voulait un peu nous cacher, on m'avait même trouvé du poste à Paris* », rappelle l'intéressé. La rupture était réfléchie, mais la page pas des plus simples à tourner. À l'intervalle irrégulier, un prêtre de lui comme d'un « *prêtre défroqué* ». Il trouva dans la bienveillance de Guy-Marie Riobé – encore lui – une source de réconfort, et dans l'amour de Marie-Blé la confirmation que la route prise était bien la bonne. « *On fêtera nos noces d'or dans trois ans* », souligne, plus de quarante ans plus tard, celui qui voit aujourd'hui dans Jésus-Christ « *une extraordinaire figure historique* », mais continue toutefois de ressentir « *le lien fondamental et philosophique de Dieu* » en lui. « *Le souci des petits, et des pauvres, essentiel dans l'Évangile* », Jean-Pierre Perrin l'a d'ailleurs fait sien durant la deuxième partie de sa vie de militant. Directeur de la Maison des Jeunes du quartier des Blossières, puis du centre social des Salmonières, à Saint-Jean-de-la-Ruelle, notamment, il s'impliqua aussi, une fois sa retraite prise, pour l'avenir du quartier des Groues, démoli en 2001. « *Un quartier idéal est un quartier où les gens ont leur mot à dire* », résume-t-il, lui que les mêmes successifs d'Orléans ou les différents directeurs d'office HLM ont après à fréquenter depuis les années 70. En 2014, Jean-Pierre Sueur avait d'ailleurs chronique fun des derniers livres de Jean-Pierre Perrin, *Faire Société*, avec ces mots : « *Je n'ai pas toujours été d'accord avec lui, mais nous avons eu des points d'accord. Je pense que ce livre est les prolégomènes incontournables de vraies réflexions sur le sens de la politique, les stratégies du changement, les ruptures nécessaires et les salutaires fidélités.* » Dans la défense des opprimés, des sans-grades et des méprisés, Jean-Pierre Perrin a d'ailleurs toujours suivi une ligne directrice claire et parfois enfiévrée, comme lorsque Charles Pasqua, ministre de l'intérieur, porta plainte contre lui pour un tract dans lequel il avait comparé le centre de rétention des clandestins d'Orléans à un camp de concentration. En 1995, le Tribunal fausit relaxé. Ou « *grosé* », dans sa bouche, comme il la justice des Hommes lui apportait, aussi, sa bénédiction. ●



Phoca PDF